LE CORPS

§1. Les trois dialectiques du corps

Comme l'écrit F. Dagognet dans *Le Corps* (PUF, 1992, p.169), la pensée du corps se joue à la rencontre de trois dialectiques : la dialectique du tout et des parties (1) ; la dialectique de l'intériorité et de l'extériorité, du dedans et du dehors (2) ; la dialectique de la nature et de la culture (3). La pensée du corps est immédiatement complexe, et elle appelle à bien des « variations » ou de métamorphoses (pour reprendre ici le titre du livre et du premier chapitre de Michel Serres, *Variations sur le corps*, « métamorphose », Le Pommier, 2002. Précisons incidemment que les deux ouvrages de F. Dagognet et de M. Serres, dans leur différence et leur complémentarité, constituent une excellente, quoique parfois difficile, entrée en matière sur le thème de l'année !).

Le corps est l'unité d'une pluralité : il intègre et unifie, exemplairement dans le corps humain, des parties anhoméomères, des organes et des fonctions différenciés, ce qui permet la vie de l'organisme dans son biotope (1) ; le corps propre est une tension entre ce je suis (je *suis* mon corps) et ce que je ne suis pas (j'*ai* un corps, selon une logique non plus de « l'être », mais de « l'avoir ») (2) ; toute pensée du corps, enfin, y compris celle qui se présente comme la plus objective et scientifique, véhicule une idéologie sociale (3).

Dagognet montre ainsi comment les acquis de la physiologie du dix-huitième siècle (chez Bordeu, Spallanzani ou Haller) recoupent en réalité des préoccupations et des fantasmes politiques que l'on retrouve par exemple dans *Le rêve de d'Alembert* de Diderot : le corps n'y est plus défini comme une unité intégrée par un centre décisionnel (exemplairement le cerveau), mais plutôt comparé à une **« ruche d'abeilles »** (Diderot) où les parties sont plutôt « fédérées » qu'intégrées et subordonnées. De même que le corps social n'existe plus pour les Philosophes des Lumières par la grâce du Roi et de son action intégrante, de même, par analogie, les corps vivants sont une « fédération » de parties qui ont leur logique, leurs intérêts, leurs mécanismes propres isolables et autonomes. Comme l'écrit Dagognet :

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 11 pages.

« Finalement la tête, le sommet corporel assure désormais une seule fonction d'équilibre entre ce qu'il reçoit et ce qu'il rend, les entrées et les sorties, c'est-à-dire le sensori-moteur. C'est déjà métaphoriquement et par transposition la fonction non-absolutiste qui est réservée au roi (…). En somme, l'esprit révolutionnaire, celui de 1789, souffle d'abord sur la neuro-physiologie (…) tant il est impossible de séparer le corps de la cité où il vit » (p.73). Toute pensée du corps, même celle qui se prétend la plus objective, est dépendante de « préalables culturels », ceux de notre corps social, qui *en nous sans nous et malgré nous* influencent nos représentations.

Mais si la pensée du corps est complexe, et nous chercherons évidemment cette année à démêler cette complexité (comment comprendre cette triple dialectique du tout et des parties, du dedans et du dehors, de la nature et de la culture ?), la pensée du corps est fondamentale si l'on en croit le nouveau théorème d'Archimède que propose M. Serres : **« Tout corps loyalement plongé dans la vie authentique et dans l'apprentissage courageux et direct reçoit d'eux une force égale à ce corps et dirigé de bas en haut, vers la découverte (…). Qui expérimente ? Le corps. Qui invente ? Lui (…) »** (p.127) Le corps donne à l'homme l'intelligence, car tous nos processus intellectuels ont une base physique, physiologique, organique, avant que l'homme ne prenne l'intelligence des corps qui l'entourent et de ce corps, qu'il identifie parfois un peu vite tantôt à soi-même (« je suis mon corps ») tantôt à un autre (« je ne suis pas mon corps »)

§.2. Le bon usage (*chresis*) du corps comme bon rapport au monde

Si l'intelligence est d'abord intelligence du corps, à la fois objet et sujet de notre connaissance pour Serres, il en va de même pour la sagesse, qui est aussi sagesse du corps, au double sens objectif et subjectif du génitif : non plus simplement intelligence théorique (celle qui prétend considérer les choses « telles qu'elles sont »), mais intelligence pratique (l'intelligence des relations que nous nouons avec les autres et avec nous-mêmes). Il y a évidemment dans le corps un

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 11 pages.

appel non seulement à l'intelligence, mais à la modération: savoir accepter son corps, ses nécessités et ses servitudes, c'est aussi trouver sa juste place dans le monde. L'homme a un corps : il n'est pas un ange… Mais il n'est pas qu'un corps : il n'est pas une bête réduite au simple jeu mécanique ou chimique des instincts. *Plus que son corps, mais non pas autre que son corps* –le corps humain n'est ni nous, car il n'est aussi qu'une chose alors que nous nous vivons comme des sujets, ni autre chose que nous, car nous sommes des sujets incarnés-, l'homme est embarrassé et « embarqué » (Pascal) par un corps qui le fascine et qui le dégoûte parfois. Savoir accepter le corps n'est pas si simple (l'esprit n'est-il pas en l'espèce un peu humilié par la pesanteur de la chair ?), mais s'abandonner à son corps, aux impulsions et aux besoins élémentaires de la faim ou des « humeurs », est aussi *trop* simple : l'homme qui veut faire la bête est aussi absurde pour Pascal que celui qui veut faire l'ange… C'est pourquoi saint Bernard de Clairvaux dans son célèbre cinquième sermon sur *Le Cantique des Cantiques* prétend redonner au corps humain toute sa place, ce qui est trouver par la même la juste place de l'homme dans la création :

«**Pour ce qui est de l'esprit de l'homme qui tient comme le milieu entre le plus élevé et le plus bas, il est évident qu'il a tellement besoin d'un corps, que, sans cela, il ne peut ni profiter lui-même, ni servir les autres. Car, sans parler des autres parties du corps et de leurs usages, comment, je vous prie, pourriez-vous, sans la langue, instruire celui qui vous écoute, ouïr sans oreilles celui qui vous instruit ? Puis donc que sans le secours du corps, l'esprit animal ne peut rendre les devoirs de sa condition servile, ni celui de l'ange accomplir son ministère de charité, ni l'âme raisonnable servir son prochain par soi-même, en ce qui regarde le salut, il paraît que tout esprit créé a absolument besoin de l'assistance du corps, ou pour l'utilité des autres, ou pour la sienne et pour celle des autres et la sienne en même temps. Il y a des animaux, direz-vous, qui sont incommodes, et dont on ne saurait tirer aucun avantage. Ils servent au moins pour la vue, s'ils n'ont point d'autre usage, et ils sont plus utiles à l'âme de ceux qui les regardent, qu'ils ne le pourraient être au corps de ceux qui s'en serviraient».**

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 11 pages.

Le corps

Premières analyses

Le corps, celui des autres, celui des animaux, celui des plantes, est utile ; mais rien ne nous est plus utile paradoxalement que notre propre corps pour accomplir notre nature spirituelle, car précisément, pour saint Bernard, nous ne sommes pas de purs esprits. Tout se joue pour nous par et dans notre corps, y compris cet enjeu fondamental de ne pas s'identifier totalement à lui. C'est par et dans notre corps que nous jouons notre âme, et d'abord par et dans une bonne relation de cette âme au corps qu'elle anime. User de son corps est une nécessité ; bien en user est une vertu morale indispensable au bonheur ; et en user dans la perspective de l'esprit qui se sait incarné est la clé qui ouvre la vie « spirituelle », celle qui prétend vivre déjà comme (un) *au-delà* du corps. Pour Bernard, tout est une question de bon ou de mauvais usage du corps, ce que les Grecs appelaient la *chresis*, d'un mot qui est peut-être apparenté à la main (*cheir*), au bon « tour de main », à la bonne façon de manier et d'utiliser jusqu'à cette main qui ouvre devant moi le champ des outils et des possibles pratiques.

Comme le définit G. Agamben dans *L'usage des corps* (Seuil, 2015), *chrestai*, user en grec, implique immédiatement ***« la relation que l'on a avec soi, l'affect que l'on reçoit en tant que l'on est en relation avec un être déterminé »***, et on ne peut donc user, au sens de *chresis*, d'une chose, d'un corps ou de son propre corps, que dans un horizon affectif, éthique, relationnel, qui se distingue du tout au tout de l'univers technique des Modernes où user signifie « utiliser », actualiser les performances d'une machine, déclencher des énergies pour modifier le milieu environnant. User (selon la *chresis*) de son corps, ce n'est pas utiliser ce corps comme une machine, mais le réinscrire dans un univers éthique et symbolique où il en va du soin (*epimeleia*) du bonheur tant individuel que collectif. A travers l'usage de nos corps, se joue notre rapport au monde : notre corps n'est pas une chose comme les autres, mais si nous traitons notre corps comme les autres choses qui tombent sous notre pouvoir prométhéen (Cf. le « transhumanisme» et le désir d'augmenter artificiellement les pouvoirs du corps humain), c'est peut-être que nous avons perdu le sens mêmes des choses, qui ne sont pas des objets offerts à notre pouvoir, jetées devant nos mains et nos machines-outils (*ob-jecta*) pour être utilisées, mais des réalités qui sont en connivence naturelle avec nous. A travers le bon usage du corps, se joue la révélation de ce qu'est pour nous le monde : un « système

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 11 pages.